

côté la France et tous les royaumes du monde chrétien¹. »

Alors, une grande pitié le prit pour tous ces hommes qui n'osaient plus le regarder en face, et un sourire s'arrêta longuement sur ses lèvres, le sourire qu'il avait sans doute autrefois, quand il reconduisait ses amis à la porte de sa maison de Chelsea et qu'à force de bonne grâce il les remettait tous d'accord après une discussion philosophique plus orageuse.

« Non, je n'ai plus qu'une chose à vous dire, Messieurs, je veux seulement vous rappeler comment l'apôtre saint Paul, acteur et témoin au martyre de saint Étienne, vit maintenant de bonne amitié avec lui au ciel où il est allé le rejoindre. Ainsi pour vous et pour moi. C'est mon espoir et c'est ma prière fervente que Vos Seigneuries qui ont ainsi concouru à ma condamnation sur la terre, me retrouvent au ciel où nous nous réjouissons ensemble pour toujours. »

Merrily, nous entendons ce joli mot qu'il prononce mieux que personne, et nous voyons, car vraiment il semble encore être ici le maître, nous voyons ce noble geste d'adieu qui lève la séance et congédie les juges.

IV

On reconduit le condamné à sa prison. Son fils qui l'attendait à la sortie de Westminster se jette à ses genoux et lui demande de le bénir. More lui dit adieu et monte dans la barque. Un cher ami,

1. B. I, p. 422.

Sir William Kingston, *constable* de la Tour, l'accompagne et ne peut retenir ses larmes. Ce que voyant More le réconfortait avec d'aussi bonnes paroles que possible. « Cher Mr. Kingston, ne vous déssolez pas et prenez la chose du bon côté. Car je prierai pour vous et Mylady votre femme et nous serons ensemble heureux dans le ciel, toujours et toujours. » Pour ce qui suit, Roper seul a droit de parler.

« Quand Sir Thomas More se rendait de Westminster à la Tour, sa fille, ma femme, désireuse de le revoir encore une fois et d'avoir sa dernière bénédiction, s'était placée près du débarcadère, à l'endroit où il devait passer pour rentrer à la Tour. De là, épiant sa venue, dès qu'elle l'aperçut, elle se mit à genoux pour recevoir sa bénédiction, puis s'avancant en toute hâte et s'oubliant elle-même, elle s'élança vers lui, courant à travers la foule et le bataillon de la garde qui l'escortait avec des haches et des halberdiers. Alors, devant tout le monde, elle l'enlaça de ses bras, et suspendue à son cou, elle l'embrassait longuement. Lui, goûtant fort ces témoignages d'amour filial, bénissait sa fille et lui répétait de pieuses paroles de résignation. Alors elle le quitta, puis se disant qu'elle ne l'avait pas encore assez vu, et ne faisant attention ni à elle-même ni à l'encombrement de la foule, elle revint brusquement sur ses pas, courut de nouveau à lui, remit ses bras autour de son cou, et tous deux, à plusieurs reprises ils s'embrassèrent avec une vive tendresse. Enfin le cœur bien gros, et très malgré elle, elle le laissa aller et beaucoup pleuraient à ce lamentable spectacle. »

Ces choses se passaient le 1^{er} juillet. Le lundi suivant, 5 juillet, sûr que le supplice ne pouvait plus

tarder longtemps, More se défit de son cilice qu'il envoya à sa fille Marguerite, avec une lettre, la dernière et la plus précieuse de toutes.

« Que Dieu te bénisse, ma chère fille, et ton cher mari et ton petit garçon, et tous mes filleuls et tous nos amis. Rappelle-moi dès que tu le pourras à ma chère fille Cécile. Que Dieu l'aide! Je lui envoie un mouchoir. Et que Dieu reconforte son mari, mon cher fils. Ma bonne fille Dauncy a une image sur parchemin que tu m'avais donnée de la part de Lady Conyers, son nom est par derrière. Dis-lui que je la prie de renvoyer cette image à cette dame en souvenir de moi. J'aime spécialement Dorothee Colley et je te recommande d'être bonne pour elle : je me demande si c'est d'elle que tu m'écrivais. Si c'est de l'autre, je te prie d'être bonne pour elle aussi et de la consoler dans son affliction, et aussi pour ma bonne fille Jane Aleyn. Dis-lui, je te prie, une bonne parole, car elle m'a demandé de te dire d'être bonne pour elle. Je t'encombre de commissions, ma chère Marguerite, mais j'espère bien que mon attente ne durera pas plus longtemps que jusqu'à demain. C'est la fête de saint Thomas et l'octave de saint Pierre. Le jour serait bien choisi pour moi. »

A ce moment de sa lettre, la pensée de cette rencontre de l'autre jour lui revient plus poignante et plus douce.

« Jamais je n'ai plus aimé ta façon de faire envers moi que lorsque tu es venue m'embrasser une dernière fois, car il me plaît que l'amour filial et la tendresse d'un bon cœur oublient de faire attention aux usages mondains. Adieu, ma chère enfant, et prie pour moi, comme je ferai pour toi et tous tes amis, pour que nous puissions être heureux ensemble

au ciel. J'envoie aussi à ma chère fille Cléments sa pierre d'algorithmme et je lui donne, ainsi qu'à mon filleul, ma bénédiction. Je te prie aussi de me rappeler à mon cher fils Jean More. J'ai bien aimé aussi la façon naturelle (dont il m'a parlé l'autre jour¹). Que Dieu le bénisse lui et sa femme, ma chère fille, envers qui je lui demande d'être bon, car elle le mérite bien, et si mes terres lui reviennent, qu'il respecte mes dernières volontés envers sa sœur Dauncey. Et que Notre-Seigneur bénisse Thomas², et Augustin et tous les enfants qu'ils auront³. »

V

De grand matin, le 6 juillet, Sir Thomas Pope, un des bons amis de More, envoyé par le roi et le conseil, vint avertir le condamné que l'exécution aurait lieu ce matin même, avant neuf heures. Le roi désirait aussi que More se contentât, au dernier moment, de quelques courtes paroles. « Vous faites bien de me le dire, répondit celui-ci, car je m'étais promis de parler un peu longuement. D'ailleurs je n'aurais rien dit qui pût donner offense à Sa Majesté, ni à personne. Mais qu'à cela ne tienne, je suis tout prêt à obéir au désir de Sa Majesté. » En revanche, il demanda qu'on lui fît la faveur de permettre à sa fille Marguerite d'assister à ses funérailles. Alors

1. Le texte porte simplement : *I liked well his natural fashion*. More parle, évidemment, de la dernière rencontre.

2. Cresacre More est compris dans cette bénédiction. Relatant cette lettre, dans la vie de Th. More, il met entre parenthèses, après le nom de *Thomas*, alors encore un enfant (*who was my father*).

3. B. I., p. 427-428.

Sir Thomas Pope, lui disant adieu, ne put se retenir de pleurer. Ce que voyant, More le réconforta par ces paroles : « Calmez-vous, Mr. Pope, et ayez bon courage, car j'ai confiance que nous nous reverrons un jour avec grande joie, en un lieu où nous serons sûrs de vivre ensemble et de nous aimer pour toujours. » Et, pour le tirer de mélancolie, il ajouta une plaisanterie très innocente, mais qui paraîtrait aujourd'hui un peu gaillarde, et qu'il vaut mieux ne pas traduire¹.

« Alors, continue ce bon Crésacre, Sir Thomas comme un qui a été invité à un banquet solennel, mit son plus beau costume, une superbe robe de soie que son parfait ami, Mr. Antoine Bonvisi, noble citoyen de Lucques, en Italie, lui avait envoyé pour la circonstance. Ce que voyant, le lieutenant de la Tour, qui comptait hériter de cette robe, lui conseilla de l'enlever, pour qu'elle ne tombât pas entre les mains d'un manant. « Comment, Mr. le lieutenant, dit Sir Thomas, comment voulez-vous que je tienne pour un manant celui qui va me rendre un service si signalé? En vérité, je voudrais que la robe fût toute d'or et ce ne serait pas de trop, car saint Cyprien, ce fameux évêque de Carthage, donna à son bourreau trente pièces d'or, pour l'inestimable bienfait qu'il allait lui procurer. » Et pourtant comme le lieutenant insistait, par amitié pour lui, il ne voulut pas lui refuser cette bagatelle, il changea de robe et en mit une de laine. Pourtant du peu d'argent qui lui restait il réserva au bourreau un angelot d'or pour bien montrer qu'il ne lui voulait pas de mal. »

1. Crésacre More, ch. xi.

Ne nous méprenons pas sur la portée de ces lignes; au matin de son supplice, notre Thomas More est bien toujours le même homme. Pas trace d'exaltation ni d'enthousiasme. Il est calme plus que joyeux et il va à la mort plutôt comme à une formalité indifférente que comme à une fête, Anglais jusqu'au bout, sans essayer de certains élans qui ne sont pas dans sa nature, sans chercher de grandes paroles. Addison l'a fait remarquer en une page classique : « L'innocente gaîté de son esprit, dit-il, ce trait caractéristique de toute sa vie ne l'abandonne pas au dernier moment. Sa mort est tout d'une pièce avec sa vie. Aucun changement d'allure, pas d'affectation, pas de contrainte. Dans peu de temps sa tête ne sera plus sur ses épaules mais pour lui, il n'y a rien dans cet accident qui doive modifier les dispositions habituelles de son esprit¹. » S'il plaisante en disant adieu à Sir Thomas Pope, et tout le long de la route funèbre et sur l'échafaud, c'est que chez lui l'*humour* est de tous les instants. Il ne songe ni à se raidir contre la peur ni, encore moins, à faire étalage d'héroïsme. Tout au plus veut-il dérider les compagnons désolés de sa dernière promenade. Burnett nous confie que ces bons mots de la fin parurent indécents à plusieurs, la mort étant chose trop solennelle pour qu'on s'amuse avec elle. Lui-même est trop intelligent pour s'avancer jusque-là, mais il incline à croire qu'une telle allure est plus d'un stoïcien que d'un chrétien². Pauvre méchanceté d'un homme qui a quelque raison de ne pas admirer le simple courage et la candeur des

1. Spectator. No 349.

2. Burnett. Pocock, H. of the reformation, t. I, p. 557.

belles âmes. A vrai dire, je ne vois rien là qui soit proprement ni stoïque ni chrétien. Plus effrayé, moins sûr de la récompense éternelle, le condamné aurait sans doute changé de façon, mais la grâce longtemps demandée, lui permet de rester fidèle à sa nature. Le martyr doucement moqueur que nous allons entendre est le Thomas More de tous les jours. Répétons d'ailleurs ce que nous observions tout à l'heure à propos de ses écrits. Cette *humour*, comme toute *humour*, n'est que de surface. La vie intime de Thomas More, à un pareil moment, n'est pas là. Moins spontanées, moins imprévues, ces plaisanteries n'auraient plus de saveur. En vérité, au fond de son cœur, comme ses frères, les martyrs de tous les temps, More s'entretient avec Dieu, demande humblement la grâce dont il a besoin, et s'abstrait de tout pour ne plus voir que « le ciel entr'ouvert et Jésus assis à la droite de son Père¹ ».

« Il fut donc conduit sur les neuf heures par Mr. le Lieutenant hors de la Tour. Sa barbe était longue, contrairement à l'usage de toute sa vie. Il portait à la main une croix rouge et ses yeux regardaient le ciel. Comme il passait près de la maison d'une bonne femme, celle-ci lui offrit un verre de vin. Il refusa en disant : « Le Christ, dans sa passion,

1. On peut rapprocher les tranquilles bons mots de Th. More des éclats de rire d'Anne Boleyn, quand l'heure du supplice eut aussi sonné pour elle. Bossuet est bien dur et bien injuste pour la pauvre femme : « Elle s'est mise à rire soit par l'ostentation d'une intrépidité outrée, soit que la tête lui eût tourné aux approches de la mort » et il lui semble que Dieu voulait « que la fin de cette princesse tint autant du ridicule que du tragique ». Variations, livre VII. Non, ce rire, purement nerveux, n'a rien de ridicule.

« n'a bu que du vinaigre. » Une autre femme survint, criant après lui pour certains livres qu'elle disait lui avoir donnés en dépôt quand il était chancelier. « Bonne femme, lui dit-il, encore un peu de « patience. Dans une heure Sa Majesté le roi m'aura « débarrassé de tous ces soucis. » Une autre, subornée sans doute par ses ennemis pour l'insulter, le suivait, en criant qu'il lui avait fait une grande injustice quand il était chancelier. Il lui répondit « qu'il se rappelait très bien sa cause et que s'il « avait en ce moment à la juger, il ne changerait « rien de sa première sentence.... »

Il était maintenant à l'endroit du supplice. Comme l'échafaud ne lui paraissait pas solide, il dit plaisamment au lieutenant : « Je vous prie, monsieur, de vouloir bien m'aider à monter sans mésaventure : pour descendre, je me tirerai d'affaire tout seul. »

Alors il commença à parler au peuple qui était en foule pour le voir et l'entendre, mais le shériff l'interrompit. Il se contenta donc de leur demander en peu de mots de prier pour lui et de lui rendre ce témoignage qu'il mourait dans et pour la sainte Église catholique, serviteur fidèle et de Dieu et du roi. Ayant ainsi parlé il s'agenouilla et récita pieusement le *Miserere*. Puis, il se redressa joyeusement et comme le bourreau s'avancait pour lui demander pardon, il l'embrassa et lui dit : « Tu vas me rendre en ce jour le plus grand service qu'homme mortel me puisse rendre. Allons, mon garçon, prends courage et que ta besogne ne t'effraie pas, mon cou est très court, ne va pas perdre ta réputation en frappant à côté. » Lorsque le bourreau voulut lui bander les yeux, il dit : « Je me les banderai moi-même. » Puis se plaçant lui-même sur la planche,

il dit au bourreau d'attendre qu'il eût écarté sa barbe « car, dit-il, celle-ci n'a pas commis de trahison. » Ainsi allègrement et avec grande joie spirituelle, il reçut le coup fatal, et alors il réalisa la vérité de ces paroles, souvent répétées par lui, qu'un homme peut être décapité sans grand dommage, et bien au contraire pour son indicible bien et son bonheur éternel¹. »

1. Cresacre More. Chap. xi.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE MORE :

English works (avec plusieurs lettres de More) édit. Rastall, 1557.

Opera latina. Francfort, 1689.

Plusieurs lettres sont insérées ou résumées dans les *Calendars*. On trouvera commodément : la lettre à Dorpus, dans l'édition des lettres d'Érasme (Lond.); — la lettre au moine qui avait attaqué Érasme, et la lettre à l'Univ. d'Oxford, dans les appendices de Jortin. (Erasmus III).

Le *Bibliographical Dictionary of the english catholics* (J. Gillow, 1902) donne une excellente bibliographie de More. Je me borne à rappeler quelques traductions franç. de l'*Utopia* : Jean le Blond (1550), Sorbière (1643), et Guendeville (1715).

DOCUMENTS CONTEMPORAINS :

Calendars, Rolls Series.

Letters and papers Henri VIII (vol. 3 et suivants), édités par Brewer, J. Gairdner, H. Broodie.

Spanish state papers (vol. II et suivants), édit. Bergenroth et P. de Gayangos.

Venitian. III, IV. Rawdon Brown.

Baga de Secretis. Texte du procès.